

L'ÂGE D'OR DE L'AMBASSADE LITTÉRAIRE

La place de l'écrivain et de la littérature
dans les portraits illustrés de la France
des années 1930 aux années 1960¹

ANNE REVERSEAU

*La littérature d'un pays est toujours partie prenante de son identité nationale.
C'est d'autant plus vrai dans le cas de la France. Les albums illustrés
portant sur ce pays ont recours aux écrivains pour fournir une préface,
un texte complet, des légendes ou des notices, et utilisent aussi des textes
littéraires pour appuyer, sous diverses formes citationnelles, le propos phototextuel.
Cette question de l'ambassade littéraire est traitée à partir de quatre exemples
de livres illustrés publiés entre 1938 et 1960 et d'un numéro du magazine Vu,
« France, pays de la mesure ».*

« L'écrivain est en France autre chose qu'un homme qui écrit et qui publie », affirme Valéry. Les hommes de lettres y sont presque des « biens nationaux » estime quant à lui Ford Madox Ford. Hugo, Goethe, Shakespeare, Dante ou Cervantès sont tous ambassadeurs de leurs pays respectifs, mais la France est, plus qu'une autre, une « nation littéraire », comme l'a montré Priscilla Parkhurst Ferguson : les écrivains sont « au cœur de toute définition de la francité² ».

Il n'est donc pas surprenant que, lorsqu'il s'agit de présenter la France en livres illustrés, la littérature prenne une place de choix, que les écrivains fournissent textes, préfaces, légendes ou notices ou que les textes littéraires appuient, sous diverses formes citationnelles, le propos phototextuel. Pourquoi faire appel à des hommes de lettres pour commenter des images ? Pourquoi citer des poètes pour parler de réalités géographiques ? Comment, enfin, l'écrivain sert-il de caution à la construction et à la diffusion des identités nationales ?

Le travail qui suit reprend à son compte l'éternelle question des fonctions de la littérature, mais le fait à travers un corpus peu exploré, où, textes et images partageant un même territoire, le rôle du littéraire apparaît plus clairement qu'ailleurs. Ce que nous appelons « littéraire » recoupe plusieurs réalités : les producteurs de littérature, les textes littéraires eux-mêmes et, enfin, l'idée de littérature, trois niveaux qui structurent cette étude.

Cette synthèse de la place du littéraire et de ses enjeux touristiques, culturels et politiques dans les portraits illustrés de la France des années 1930 aux années 1960 se base sur quatre livres illustrés et un magazine, publiés en amont et en aval de la Seconde Guerre mondiale. Le premier de ces cinq exemples, dont la diversité permet de proposer un panorama complet, est « France, pays de la mesure », le dernier numéro de la série de portraits de pays que publie le magazine *Vu* en 1932³. *Aspects de la France* est quant à lui un luxueux album photographique de Laure Albin Guillot accompagné de textes nombreux dont la particularité est d'avoir été édité par le Gouvernement français à l'occasion de la visite de la famille royale anglaise en 1938⁴. *France*, publié par Horizons de France en 1940, est un portrait de pays classique, présenté par un spécialiste du genre, Jean-Louis Vaudoyer, qui émaille ses descriptions de citations littéraires⁵. À l'inverse, *La France de profil* de Paul Strand et Claude Roy, publié par La Guilde du Livre en 1952, est une magnifique réalisation photolittéraire⁶. L'ensemble sera complété par un regard de l'étranger, *La France*, ouvrage conçu initialement pour le public américain dans les années 1960⁷.

LITTÉRATURE ET REPRÉSENTATION NATIONALE : L'ÉCRIVAIN AMBASSADEUR

Montrer les écrivains

Un portrait de pays montre, parmi les monuments, les peintres et les hommes politiques, les écrivains nationaux, qui figurent dans les chapitres consacrés à la culture, à l'art ou à la vie intellectuelle. Dans le chapitre, riche en stéréotypes, « Le commerce florissant des idées » du volume de *Life*, on trouve la photographie attendue d'un café de Saint-Germain-des-Près et deux doubles pages consacrées aux écrivains : Sartre, Malraux, Mauriac⁸, puis Ionesco, Camus et Sagan, en manteau de fourrure devant sa voiture de sport⁹. En légende de ces portraits, on lit : « Les écrivains en révolte contre l'ordre établi sont toujours chez eux en France. Aujourd'hui,

ils mènent une guerre impitoyable contre le conformisme, la bigoterie, l'indifférence politique, et surtout contre les erreurs d'une certaine classe aisée. » Les écrivains sont donc indispensables pour comprendre la France des années 1960, éprise de révolte et de liberté.

Tourisme littéraire

Ambassadeur à l'étranger, l'écrivain devient guide lorsque le visiteur entreprend de découvrir son pays. Ce phénomène, qui consiste à suivre la trace des grands hommes, est particulièrement marqué dans *France* de Jean-Louis Vaudoyer, écrivain et historien d'art prolifique, directeur du musée Carnavalet puis administrateur de la Comédie-Française sous l'Occupation, accusé de collaboration et néanmoins élu à l'Académie française en 1950. L'ouvrage entier est une incitation à visiter les lieux des écrivains. À Chambéry, l'étranger cherche Jean-Jacques Rousseau et on lit alors, comme dans un guide touristique : « La jolie maison des Charmettes, tout à fait digne du nom qu'elle porte, est aux environs immédiats de la ville¹⁰. »

Dans cet ouvrage structuré par régions, l'auteur convoque les écrivains pour faire valoir leur lien avec un territoire et leur donner la parole. Les écrivains, même morts, apparaissent alors comme des personnages incontournables du paysage

Denis Sir Brogan,
« Le commerce
florissant des
idées », in *La France*,
Life, coll. « Autour
du monde », 1967,
p. 98-99
© Édouard Boubat.



6 Le commerce florissant des idées

Dans un tel état d'effervescence, on se croirait au cœur des siècles passés. L'un des plus beaux exemples de cette effervescence est le Quartier latin, où la vie intellectuelle est si intense. C'est là que se trouvent les plus célèbres universités du monde, l'Université de Paris, où le collège des disciplines littéraires prit le nom de Sorbonne. Les étudiants d'aujourd'hui de longues heures en latin. Aujourd'hui, des milliers d'étudiants continuent la tradition, poursuivant des études passionnées sur les problèmes de la civilisation humaine.

Il est vrai que ces débats ont lieu plus souvent en latin, mais en français, en allemand, en anglais. Au Quartier latin on peut entendre parler presque toutes les langues du monde, et c'est l'un des centres les plus prospères d'une des grandes activités humaines : l'échange.

français. Vaudoayer conclut le chapitre consacré à la Savoie en affirmant : « Ainsi trouve-t-on en Savoie les deux "sourciers" du romantisme français : Rousseau, qui délivra la prose, et Lamartine, qui délivra la poésie¹¹. » Les deux écrivains sont des jalons de l'histoire littéraire, qu'ils personnifient en quelque sorte, mais de l'histoire littéraire à l'histoire tout court, le pas est vite franchi.

L'écrivain, ce héros national

Dans les portraits de pays, les écrivains peuvent apparaître comme symboles de la nation. Dans un beau texte intitulé « Le métier de français » qui ouvre *La France de profil*, Claude Roy les utilise dans une énumération imagée des lignes de force de l'identité nationale. Apprendre à être français, c'est arbitrer, écrit-il, « le duel sempiternel [...] de Roland et d'Olivier, de Racine et de Corneille, du sans-culotte et de l'avec culotte, de la chaumière et du château ». Le Français est « divisé entre cet enfant terrible qui s'amuse et cet homme terrible qui se bat, entre Cyrano et Pascal, entre son grand-père Jansenius et son oncle Voltaire¹² ». Claude Roy fait ainsi des écrivains la famille de chaque citoyen français.

Ces propos l'amènent à la notion de héros national. Dans les pays « moins compliqués », les héros sont des hommes de l'histoire. En France, les héros sont les poètes, « grands bonhommes prodigieusement avarés et merveilleusement généreux¹³ » dont Victor Hugo est le prototype : « Notre poète national, ce n'est pas quelqu'un tout d'une pièce, et tout d'une face, c'est cette gerbe de fidélités et ce faisceau de contradictions, [...] c'est "le fils de la Vendéenne et du républicain", le père Hugo. »

On retrouve la question de la famille, mais, ici, Hugo est la somme, celui qui unifie le tout, le point de résolution quasi alchimique des contradictions de la nation. En lui s'incarne complètement la France : la vision de Claude Roy est conforme à la mystique hugolienne.

Sans être forcément des héros nationaux, les écrivains sont des ambassadeurs du pays, parfois dans un sens inattendu. En effet, dans *Aspects de la France*, au sujet du rôle des écrivains dans l'amitié franco-britannique, André Maurois qualifie les influences interculturelles de « cousinage spirituel » : Hugo se veut disciple de Shakespeare, les romanciers anglais du XIX^e siècle se passionnent pour Balzac et « Proust reconnaît pour ses maîtres Dickens et George Eliot, cependant que Aldous Huxley, au temps de ses débuts, s'inspire d'Anatole France et d'André Gide¹⁴ ». Les écrivains français font partie de la représentation nationale. Or, cette délégation n'est pas formée que d'individus : leurs écrits, leurs récits et leurs livres complètent l'ambassade.

LA LITTÉRATURE, IMAGE DE LA FRANCE

Lorsque l'on dit que la littérature française est l'image de la France, de quelle image parle-t-on ? S'agit-il d'une allégorie – représentation d'une idée abstraite –, d'une métaphore ou encore d'une synecdoque ? La métaphore cherche à transférer certains traits d'une réalité dans une autre alors que la synecdoque se sert de la partie pour comprendre le tout.

La littérature française décrite

Dans son travail sur « la France littéraire », Ferguson estime que le champ littéraire, comme le champ culinaire ou « tout espace culturel », est une synecdoque qui rend « présente, palpable, et plus compréhensible, cette abstraction qu'est un pays »¹⁵.

Aussi la littérature a-t-elle pleinement sa place dans les portraits de la France, au même titre que les chapitres étudiant son histoire, son agriculture ou son cinéma. Dans « Coup d'œil sur les lettres françaises », le chapitre qui lui est consacré dans *Aspects de la France*, Paul Valéry évite le panorama et cherche à « faire voir de notre système littéraire ce qu'un observateur [...] verrait de commun à toutes ces productions, c'est-à-dire, de *spécifiquement français* ». Il examine ensuite les questions relatives à la langue et à la diction, puis la « prose abstraite », qu'il qualifie de « chef-d'œuvre littéraire de la France », et insiste sur l'attachement à la forme et au style. La poésie française se singularise, estime-t-il, en tant qu'« art savant et formel, très distinct et très éloigné de toute production naïve et populaire »¹⁶.

Dans le numéro de *Vu*, la littérature ne fait pas l'objet d'un article spécifique, mais intervient dans différents textes. André Maurois lui consacre un paragraphe dans l'article inaugural « Quelques traits de la France », où il insiste sur la notion de mesure : « Un romantisme semble naître. Il ne dure pas longtemps. Très vite, il est dompté, et un Stendhal, un Flaubert retrouvent ce romantisme contenu qui convient mieux au génie français¹⁷. » Rationalisme, formalisme et modération sont les traits de la littérature française, qui sont alors communément appliqués à l'âme et au génie français¹⁸.

La littérature française est (comme) la France

Les traits communs entre un pays et sa littérature vont plus loin, jusqu'à l'assimilation dans le cas de la France. Aussi existe-t-il dans les années 1930 et 1940 des anthologies dont l'objectif est de dépeindre la France à travers des livres. C'est le cas par exemple de *L'Âme française à travers la littérature* publié, sans image, à Lausanne en 1945. Dans le chapitre « L'art de la conversation », on lira par exemple des extraits de Molière, mais aussi de Pasteur,

Napoléon, Lyautey dans des chapitres intitulés « Les héros et les saints », « Douce France », « Esprit d'humanité », « L'Âme mystique », « Recherche de la liberté » ou encore « Aspiration à l'universel »¹⁹.

Notre corpus comporte de nombreux exemples de ces métaphores et comparaisons qui se multiplient alors. En 1938, dans *Aspects de la France*, Daladier compare le paysan qui offre à l'étranger du pain et du vin au poète qui écrit sur la France²⁰. Dans la même perspective, la préface du livre de Vaudoier compare la littérature à l'agriculture :

Ce qu'on a souvent dit de notre littérature, ne peut-on pas le dire aussi de notre végétation ? Nos cultivateurs, comme nos écrivains, « mettent au point » ce que les autres races nous apportent, ce que nous allons chercher chez les autres. De même que nous fîmes Racine avec Euripide, La Fontaine avec Ésope, Musset avec Shakespeare, nous avons les chasselas de Fontainebleau avec les vignes de Chypre, les roses de Provins avec les roses de Perse, et le tabac « caporal » avec le tabac mexicain²¹.

Il file la métaphore jusqu'à conclure : « La France n'a eu ni Homère ni Beethoven ; elle n'a pas le Gaurisankar et le Niagara ; mais ce petit pays récupère par l'art des proportions, ce que ses dimensions lui conseillent de ne pas tenter. » Ici, « l'art des proportions » rappelle la modération tant vantée, mais aussi, puisqu'on est en 1940, l'esprit de Munich. Les valeurs prétendument intrinsèques au paysage français et la géographie vidalienne à laquelle Vaudoier se réfère dès la préface se voient propulsées sur un plan esthétique, mais surtout moral et politique.

Dans les portraits de pays, on passe allègrement de « la littérature française est comme la France » à « la littérature française est la France », de la comparaison à l'assimilation. Enfin, la littérature française devient elle-même allégorie de la France, chargée de l'incarner toute entière. Ce phénomène est clairement illustré par le rôle de l'Académie française, « expression de la Nation [et] de son passé²² ». Ferguson écrit par exemple que « c'est toute la littérature qui se trouve être l'expression de la société française²³ ».

La littérature est présente comme objet dans les portraits de pays, mais sa place est à part : synecdoque du pays, elle est à même de le faire comprendre et, comme allégorie, de le représenter. Reste à montrer comment sont utilisés sur ce plan extraits et citations littéraires.

Travail de la citation et effet anthologique

La citation s'approprie ce que Mallarmé appelait le « Fonds littéraire²⁴ », forme de patrimoine immatériel que l'on prélève et greffe, comme Antoine Compagnon l'a analysé en détail dans *La Seconde Main*²⁵.

Vaudoier, par exemple, cite abondamment les écrivains : Stendhal au sujet du mistral et d'Avignon, Maurice Barrès pour la Lorraine, Théodore de Banville pour l'Allier et George Sand pour le Berry²⁶. Pour cet homme de réseau qui a beaucoup écrit sur et pour les livres des autres, la citation est un geste de constitution d'une communauté de lettrés et reflète l'ambition de l'ouvrage de trouver une unité dans la diversité, dans un geste de collection. La citation est même un principe de construction du texte. En abordant la ville de Beaune, en Bourgogne, il écrit, avant de citer les *Mémoires d'un touriste* : « Adoptons Stendhal, s'il le veut bien, pour visiter Beaune avec lui²⁷. » Puis, dans le Doubs : « Avec Charles Nodier, enfant du pays, penchons-nous, le cœur battant sur la source de cette dernière rivière²⁸. » Il qualifie aussi les vers fameux de Lamartine sur le lac du Bourget de « fidèles enfants du paysage²⁹ », rendant ainsi explicite la fécondation d'une littérature par le territoire qui la produit, grand lieu commun des portraits de pays.

Outre sa fonction d'argument d'autorité, chez Vaudoier, la citation est la preuve d'une continuité. Qu'un jugement du XVIII^e ou XIX^e siècle soit encore valable est la preuve d'une permanence du pays, autre lieu commun du genre mais aussi de l'idéologie pétainiste³⁰. Compagnon parle de la valeur d'actualisation de la citation, qui détachée de son contexte, devient présente dans son discours d'accueil. J'évoquerais

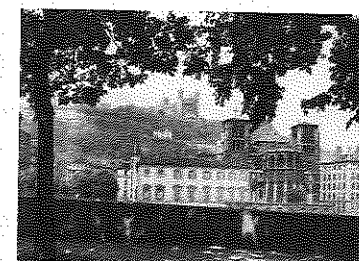
Jean-Louis Vaudoier, in *France*, Paris, Horizons de France, 1940, double page, p. 36-37 © Jean-Louis Vaudoier.

36

« En entrant à Avignon on se croit dans une ville d'Italie », écrivait jadis Stendhal. L'impression est toujours exacte. Au coude que fait ici le Rhône une « rocca » escarpée porte, au-dessus du fameux pont, le fameux château, immense construction disparate, qui vaut plus par son incomparable situation que par son ordonnance. Du haut du Rocher des Doms, l'on découvre Villeneuve, au delà du fleuve, et que couronne une forteresse crénelée. Cette vue est trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de la décrire. Il s'agit d'une des plus belles images que la France puisse offrir au touriste. Avignon vu de Villeneuve n'est pas un spectacle moins beau que Villeneuve vu d'Avignon ; et, entre les deux bras du Rhône, s'étend l'île de la Barthelasse, où nous conseillons d'aller dîner, par les longs jours, à l'heure où le soleil couchant colore d'un rose idéal les murailles du château, au sommet duquel étincelle une grande Vierge dorée.

Avignon est encore foisonnante d'églises, de chapelles, d'hôtels, de palais. Elle a conservé une partie de ses remparts. Ses habitants, comme dans toute la Provence, sont accueillants et gentils. Vivre à Avignon serait extrêmement tentant s'il n'y soufflait pas parfois le furieux vent qui, par le couloir du Rhône, descend du nord : le mistral. Stendhal l'appelle « le drawback » de tous les plaisirs qu'on peut raconter en Provence ; « quand le mistral y règne, on ne sait où se réfugier : à la vérité, il fait un beau soleil ; mais un vent froid et insupportable pénètre dans les appartements les mieux fermés, et agace les nerfs de façon à donner de l'humeur sans cause aux plus intrépides ».

Avant de remonter vers le nord, nous aurions voulu dire ici quelques mots de la région du Languedoc qui fait face, de l'autre côté du fleuve, à la Provence. Mais il vaut mieux ne pas morceler cette province qui, pendant des siècles, considéra ses voisins de l'est — et la réciprocité était vraie — comme des



Avignon vu de Villeneuve.



Île de Barthelasse.

pour ma part la valeur conservatrice de la citation. Aller chercher dans le passé est une façon de tourner le dos au présent : « Tu exhumas ta grand-mère en présence de ta maîtresse », disait joliment Fargue pour en dénoncer l'usage excessif³¹.

C'est une autre forme de conservatisme qui est à l'œuvre dans *La France de profil*, à l'opposé de l'échiquier politique. La dimension anthologique de l'ouvrage de Claude Roy et Paul Strand va en effet dans le sens de ce que Jean-Pierre Montier a appelé son « communisme cistercien³² ». Claude Roy met en valeur ce que Benedict Anderson considère comme la forme privilégiée de la communauté nationale, les poésies et les chansons³³, en juxtaposant des documents littéraires qui se joignent aux photographies de Paul Strand pour offrir un portrait « de profil », nécessairement partial et partiel, d'une France populaire, humble et rurale. Si la France apparaît « de profil », c'est aussi qu'elle est vue dans cet ouvrage par deux vrais auteurs, photographe et écrivain au sens plein.

LE REGARD DE L'ÉCRIVAIN : LA LITTÉRATURE COMME OPÉRATEUR DE COMPRÉHENSION

Je propose d'utiliser la notion de « fonction littérature », développée collectivement avec le groupe MDRN en écho à la « fonction auteur » de Foucault³⁴. Sans se donner une autre mission, un texte va avoir une fonction littéraire dans un journal, dans un livre de voyage ou dans un album photo. Dans les portraits de pays, on retrouve cette « fonction littérature » à trois niveaux : dans une situation énonciative (d'où parler ?), dans la forme (comment parler ?) et dans la sémantique (que dire ?).

Fonction énonciative : *ethos* de l'écrivain

Les écrivains font partie des « personnalités qualifiées » qu'évoque Lucien Vogel dans le numéro de *Vu*, qualifiées pour faire un « inventaire » qui soit « vivant » et « pas seulement vrai »³⁵. Cette qualification passe souvent dans ce corpus par la légitimation de l'Académie française ou de l'académie Mallarmé. Dans le magazine, l'écrivain est là pour que l'exposé des réalités, notamment économiques (par exemple les textes sur l'agriculture ou l'industrie) ne soit pas trop sec. « Provinces parisiennes » que Vaudoyer publie avec des photos de Kertész dans le numéro de *Vu* sur le thème déjà éculé dans l'entre-deux-guerres du Paris « villages » en est un bon exemple.

On attend aussi que l'écrivain dise la difficulté de l'entreprise, l'équilibre fragile entre vue d'ensemble et détails, entre objectivité et regard personnel. L'écrivain est celui qui est capable de poser des paradoxes, comme Claude Roy ou André Maurois dans *Vu* et dans *Aspects de la France*. On fait également appel à l'écrivain pour qu'il compose une « géographie sentimentale³⁶ » et donne un visage au pays. Claude Roy file cette métaphore : « Les charlatans savent lire l'avenir dans les lignes de la main. Mais il est beaucoup plus facile [...] de lire le passé dans ces lignes du visage qui s'appellent les rides, dans les lignes de la pierre [...] »³⁷.

Fonction poétique : l'écrivain, gage d'invention et de poésie

Le cas du texte poétique à valeur de portrait du pays fournit un exemple *a fortiori* de la fonction poétique. Dans *Aspects de la France*, c'est à Claudel que l'on confie cette mission. « La personnalité de la France » s'ouvre par exemple sur une série de métaphores attributives :

La France, c'est une étoile !
La France est une personne,
Le rayon hexagonal
D'une étoile qui raisonne³⁸.

Plus largement, on fait appel à l'écrivain pour une forme de savoir-faire littéraire et une poéticité de la prose qui n'est pas sans rappeler les écritures journalistiques du XIX^e siècle, comme cela apparaît dans le texte que Vaudoyer rédige sur l'élégance française ou celui de Georges Duhamel, panégyrique sur la nourriture³⁹. Ces deux auteurs d'*Aspects de la France* agissent comme par excès de zèle en sur-jouant ce qu'on attend d'un écrivain dans ce genre éditorial : « Il y a des truffes sous nos chênes, des alouettes dans notre ciel. Des oiseaux succulents s'engraissent dans nos basses-cours [...]. Quoi de plus savoureux que les gras bestiaux gavés dans les pâturages normands ? »

Outre son « beau style », enfin, on fait appel à l'écrivain pour sa capacité d'invention. « Madame France » de Léo Larguier intervient à la fin du numéro de *Vu*⁴⁰. Le poète y invente un personnage allégorique, une femme qui « porte une robe toute simple », qui « habite la Grand-Rue, entre le café des Négociants et la Société générale ». Son corridor sent la cire et la poularde rôtie et ses placards sont « pleins de terrines » et de « gelée de groseille ».

Dans un autre ordre d'idée, l'invention – une écriture lyrique et fantaisiste et une grande créativité dans le dialogue avec la photographie – est aussi ce qui ressort de *La France de profil*⁴¹.

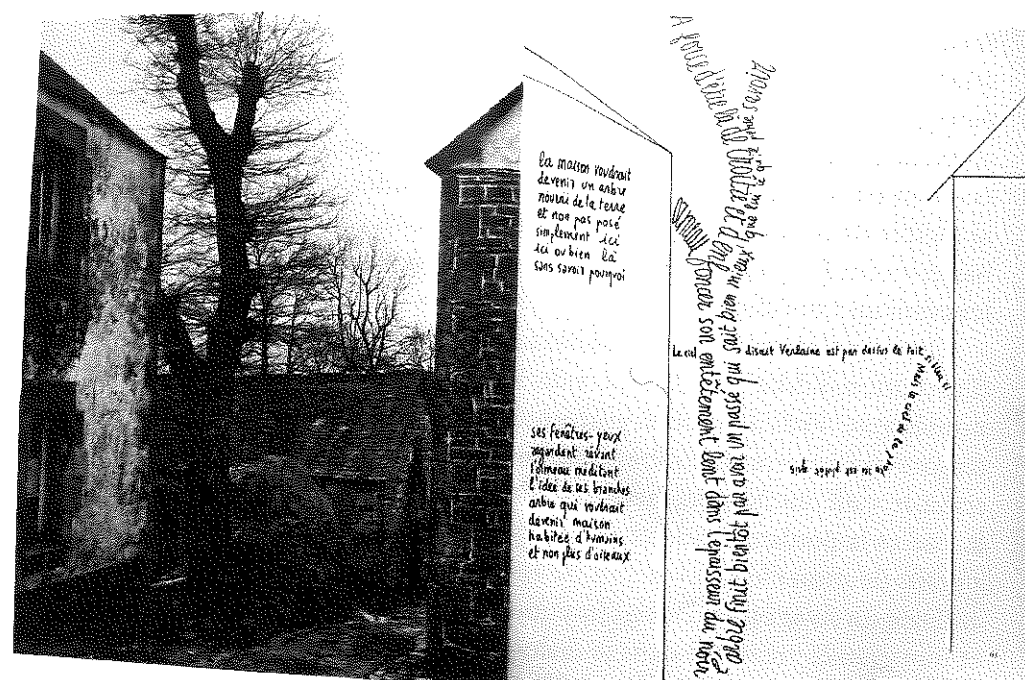
Fonction sémantique : que dit l'écrivain ?

Outre un point de vue et une forme, qu'apporte l'écrivain sur le plan du contenu ? Dans les portraits de pays, il apparaît comme un opérateur de polyphonie qui fait s'exprimer plusieurs voix, polyphonie d'autant plus efficace qu'il s'agit d'ouvrages où l'écrivain n'est pas le seul auteur. Cette conception de l'écrivain comme porte-voix rejoint l'utopie d'une énonciation collective qui est, selon Compagnon, au cœur de tout phénomène citationnel⁴².

Cette utopie du collectif touche à l'énonciation mais aussi au contenu des portraits de pays. Comme « Madame France », « Le Français moyen » d'Henri Duvernois ou « Le Français et ses impondérables » de Mac Orlan⁴³ sont des constructions d'archétypes. Dans ces textes, l'écrivain est celui à qui on va confier la tâche de dire le moyen. Sa posture de non-spécialiste engage un contenu général.

Sur la base de ces trois fonctions s'explique le lien entre la participation massive des écrivains et la prégnance des stéréotypes dans les portraits de pays. On aurait pu croire les écrivains garants d'un regard singulier, voire opérateurs de démystification. Or, dans ce genre éditorial et à cette période, il n'en est rien. Malgré les explications que l'on a pu avancer

Paul Strand et
Claude Roy, in
La France de profil,
Lausanne,
La Guilde du
Livre, 1952, double
page, p. 64-65
© La Guilde du
Livre/Mermoud.



(écriture alimentaire, travail de commande, posture de non-spécialiste et horizon d'attente du beau style), ce lien reste aujourd'hui surprenant.

Le littéraire, qui recoupe un énoncé et une énonciation, est donc incontournable dans les portraits illustrés de la France tant il s'agit du « pays de la littérature⁴⁴ ». On attend que l'écrivain ait recours aux images et à l'analogie, qu'il s'engage dans une synthèse, et qu'il fournisse quelque chose de « poétique ». À une époque où « littérature » avait une signification beaucoup plus large qu'aujourd'hui, l'écrivain est avant tout celui qui est capable de parler de tout. Ce n'est pas un hasard si Valéry, dont l'opportunisme éditorial a souvent été souligné, est un habitué des portraits de pays.

Il ne faudrait pas oublier que l'écrivain est invité dans ce type d'ouvrages pour une question de légitimité. Faire un livre, en effet, ce n'est pas faire de la littérature. Demander un texte à un écrivain, c'est espérer donner une dimension littéraire à des livres qui sont trop souvent de simples produits culturels. Si on a l'impression aujourd'hui que des livres de photographies comme les fameux *Paris de nuit* de Brassai ou *The Americans* de Robert Frank pourraient se passer de leurs textes d'accompagnement, ils ont pourtant eu besoin, en leur temps, des plumes prestigieuses de Paul Morand et de Jack Kerouac.

NOTES

1. Ce travail s'inscrit dans mes recherches post-doctorales portant sur les collaborations entre les écrivains et les photographes dans les portraits de pays et de villes. Deux ouvrages collectifs, dont j'ai assuré la direction, ont paru sur le sujet : avec Susana S. Martins, *Paper Cities. Urban Portraits in Photographic Books*, Louvain, Leuven University Press, 2016, et *Portraits de pays illustrés. Un genre photo-textuel*, Paris, Garnier, coll. « Lire et voir », 2017.
2. Priscilla Parkhurst Ferguson, *La France nation littéraire*, Bruxelles, Labor, coll. « Média », 1991, p. 294-295. Ces citations lui sont aussi empruntées : Valéry, *Pensée et art français* (p. 177) et Ford Madox Ford, *A Mirror to France* (p. 40). Voir également Benedict Anderson, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte/Syros, 2002, qui se focalise sur le siècle des nationalismes européens (1820-1920).
3. « France, pays de la mesure », *Vu*, n° 220, juin 1932.
4. Laure Albin Guillot, *Aspects de la France*, textes de Claudel, Maurois, Valéry, Duhamel, etc., Paris, Gouvernement français, 1938.
5. Jean-Louis Vaudoyer, *France*, Paris, Horizons de France, 1940.
6. Paul Strand et Claude Roy, *La France de profil*, Lausanne, La Guilde du Livre, 1952.

7. Denis Sir Brogan, *La France, Life*, coll. « Autour du monde », 1967.
8. *Ibid.*, p. 106-107.
9. *Ibid.*, p. 110-111.
10. Jean-Louis Vaudoyer, *op. cit.*, p. 46.
11. *Ibid.*, p. 49.
12. Paul Strand et Claude Roy, *op. cit.*, p. 10-11.
13. *Ibid.*, p. 11.
14. André Maurois, in *Aspects de la France*, *op. cit.*, n. p.
15. Priscilla Parkhurst Ferguson, *op. cit.*, p. 299.
16. Paul Valéry, « Coup d'œil sur les lettres françaises », in *Aspects de la France*, *op. cit.*, n. p.
17. « France, pays de la mesure », *op. cit.*, p. 805.
18. Voir les travaux de Marc Crépon, notamment *Les Géographies de l'esprit*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Bibliothèque philosophique Payot », 1996, qui fait la généalogie des notions de « caractère », de « génie », et d'« esprit d'un peuple ». Pour l'histoire complexe des relations entre « nature » et « culture », l'idée de « seconde nature » formée par les mœurs et ses utilisations sociales et politiques depuis le XIX^e siècle, voir par exemple Patrick Tort, *L'Effet Darwin. Sélection naturelle et naissance de la civilisation*, Paris, Seuil, 2008. Je remercie Clément Paradis pour ses explications éclairantes lors du colloque.
19. R. Bady et J. Chevalier, *L'Âme française à travers la littérature*, Lausanne, Marguerat, 1945.
20. « Avant-propos », in *Aspects de la France*, *op. cit.*, n. p.
21. Jean-Louis Vaudoyer, *op. cit.*, p. 9.
22. Priscilla Parkhurst Ferguson, *op. cit.*, p. 101.
23. *Ibid.*, p. 140.
24. Mallarmé, « La musique et les lettres », cité dans Priscilla Parkhurst Ferguson, *op. cit.*, p. 360.
25. Je reprends ici l'expression « travail de la citation » d'Antoine Compagnon dans *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, p. 360.
26. Jean-Louis Vaudoyer, *op. cit.*, p. 36, p. 74, p. 120 et p. 131.
27. *Ibid.*, p. 55.
28. *Ibid.*, p. 60.
29. *Ibid.*, p. 46.
30. Sur la filiation entre la géographie vidalienne et le pétainisme, ou plus exactement la nécessité qu'il y a à penser la géographie de la France de façon non pétainiste, voir Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement*, Paris, Seuil, 2011.
31. Léon-Paul Fargue, « Suite Familiale », in *Sous la lampe*, Paris, Gallimard, 1937, p. 18.
32. Jean-Pierre Montier, « La France de profil : du portrait de pays au territoire photolittéraire », in Anne Reverseau (dir.), *Portraits de pays illustrés. Un genre photo-textuel*, Paris, Garnier, coll. « Lire et voir », 2017, p. 223.
33. Benedict Anderson, *op. cit.*, p. 148-149.

34. « This notion does not refer to the fact that literature is defined by internal or external functions (say, to please, to instruct or to inform), but to the fact that it is itself a function, that is, a feature tied to a certain type of texts with the aim of attributing them a role or a function designated as "literary". » (In Jan Baetens, Sascha Bru et al., *Modern Times : Literary change*, Louvain, Peeters, 2013, p. 12.)
35. Lucien Vogel, in « France, pays de la mesure », *Vu*, *op. cit.*, p. 803.
36. L'expression figure dans le titre d'Alexandre Arnoux, *Haute-Provence : essai de géographie sentimentale*, Paris, Émile-Paul, coll. « Portrait de la France », 1926.
37. Paul Strand et Claude Roy, *op. cit.*, p. 14.
38. Paul Claudel, « La personnalité de la France », in *Aspects de la France*, *op. cit.*, n. p.
39. « Élégances » et « Les présents de la terre », in *Aspects de la France*, *op. cit.*, n. p.
40. *Vu*, *op. cit.*, p. 910-911.
41. Voir notamment le calligramme manuscrit de Claude Roy reprenant les lignes de la photo, in Paul Strand et Claude Roy, *op. cit.*, p. 65.
42. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 361.
43. *Vu*, *op. cit.*, p. 882 et p. 810-811.
44. Pierre Lepape, *Le Pays de la littérature. Des serments de Strasbourg à l'enterrement de Sartre*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2007.